

LE TRIBUT DE ZAMORA

La scène lyrique française a été redevable à M. Gounod d'un des premiers et des plus honorables efforts tentés pour son émancipation. Dès ses commencements, alors que le goût des compositeurs et du public était aux opéras historiques à la façon de Scribe, il allait droit aux légendes amoureuses et préludait par les expansions de *Sapho* aux expansions plus brûlantes de *Faust*, de *Mireille* et de *Roméo et Juliette*. Les livrets qu'il lui convenait de choisir se dérobaient aux traditions acceptées; il les voulait intimes, humaines, poétiques et logiques, divisés par situations bien tranchées et non par duos, trios et le reste. Ses mélodies, toujours expressives, s'accommodaient au caractère des personnages, s'assouplissaient au jeu des passions, se pliaient à tous les contrastes impliqués par les paroles. S'il lui arrivait de sacrifier à la virtuosité de Mme Carvalho en écrivant l'air des Bijoux de *Faust*, il avait, pour se faire pardonner ces concessions, la surprenante aisance de ses déductions dramatiques. L'homme qui composait le quatuor du Jardin et la scène de l'Eglise, le musicien qui essayait en quelque sorte, la *mélodie continue*, apportait au théâtre une nouveauté incontestable et méritait qu'on l'admirât. Comment se fait-il qu'aujourd'hui, vieux et glorieux, il renie les dieux de sa jeunesse? D'où vient qu'il se mette à rechercher les poèmes pseudo-héroïques qu'il avait si justement dédaignés avant cette heure? L'école nouvelle n'existait pas encore quand il s'affirmait, et voici qu'il s'affilie à l'école ancienne lorsque déjà elle n'existe plus!

Je le dis avec tristesse : le *Tribut de Zamora* n'est point digne de M. Gounod. Ce n'est pas l'habileté qui manque à la partition, c'est la sincérité et la verve. Aucune conception d'ensemble n'a présidé à l'œuvre. Elle est née vaille que vaille, sans que l'auteur se soit ému, sans qu'il ait même réfléchi à la puérité du drame. MM. d'Ennery et Brésil lui ont combiné une fable à dormir debout, gauche, artificielle, sans vie et sans force; il ne s'est inquiété, pour sa part, que d'aligner des phrases au petit bonheur. Faut de plan, il s'égaré à tout coup, tend à la grandeur et sombre dans la gentillesse. Peu d'idées, beaucoup de reminiscences des propres œuvres de M. Gounod, d'innombrables italianismes vieillis, une instrumentation simplement agréable, une musique, en un mot, superficielle et fade : voilà le fond et le tréfond du nouvel ouvrage. L'illustre compositeur est vraiment sans excuse de prêter son nom à des tentatives de cette espèce, dirigées contre les jeunes musiciens. Il n'est pas vrai que ce *Tribut de Zamora* soit une œuvre conçue dans les données modernes, et plus M. Gounod a fait pour l'avancement de son art, plus nous sommes en droit de lui reprocher aujourd'hui sa défection.

J'analyserai brièvement l'action du drame, afin d'en faire sauter aux yeux l'inconséquence.

Au premier acte, nous sommes à Oviedo, où le soldat espagnol Manuel s'apprête à épouser Xaïma, sa fiancée. Un seigneur sarrasin, Ben-Saïd, ambassadeur du khalife de Cordoue, vient exiger du roi don Ramire qu'il paye sa part du tribut de cent vierges, rançon annuelle de l'Espagne écrasée à Zamora. Ce Maure n'a pas plus tôt aperçu Xaïma qu'il se prend à l'adorer et qu'il la demande en mariage. Sur ces entrefaites, les noms des jeunes filles qu'il doit emmener à Cordoue sortent de l'urne, et la fiancée de Manuel est parmi les victimes du sort.

La vente des esclaves a lieu au second

acte. Xaïma est vendue la première, ainsi que vous devinez, et c'est aux mains de Ben-Saïd qu'elle tombe. Ben-Saïd donne des fêtes en son honneur à l'acte troisième, et se bat avec son fiancé, qui se présente au harem pour la revendiquer. Mais, à ce moment, une folle qu'on voyait aller et venir, hallucinée et bavarde, à travers les péripéties du drame, reconnaît en Xaïma sa fille, et subitement recouvre la raison; ce qui lui permet, au dénouement, d'assassiner le Maure et d'unir les amoureux.

Et c'est tout.

Etudiez maintenant la physionomie des personnages. Ben-Saïd n'est qu'un troubadour, quoique Sarrasin. C'est la cavatine fait homme; il ne peut ouvrir la bouche sans délivrer une cantilène attendrie. Je ne sais ce qu'il offre à Xaïma « pour un rayon de sa tendresse », au premier acte. Au second, il préfère perdre la vie « que de voir Xaïma ravie à son amour ». Au troisième, avant le ballet, il s'engage à « chasser sa tristesse inquiète » et, après le ballet, il avoue qu'il « s'efforce en vain de lui plaire ». A l'acte dernier, il veut la désarmer « à force de l'aimer », puis il nous entretient, dans un morceau d'ensemble, des ardeurs « dont sa poitrine est dévorée ». Les Maures d'Espagne étaient certes des hommes fort civilisés, mais je ne pense pas qu'ils fussent à ce degré des Amadis. Ce Ben-Saïd n'est pas une figure humaine; c'est un orgue de Barbarie dont tout le répertoire est formé de languoureux *andante*.

Manuel et Xaïma sont deux brebis bêlantes. Hermosa, la folle, est une automate de mélodrame dépourvue de toute humanité. MM. d'Ennery et Brésil font céder sa folie à la voix du sang. Ils se montrent, en vérité, de bien plaisants aliénistes. Seulement, les fantoches ont un tort grave: ils ne vivent jamais.

Ainsi l'action est puérile, les passions sont nulles, les caractères négatifs. J'aurai tout dit après avoir constaté que le poème est distribué en menus fragments, de manière à forcer le compositeur à écrire non des scènes, mais des romances ou des airs encadrés entre des récitatifs. On touche du doigt la stérilité de l'œuvre et son défaut de cohésion. M. Gounod ne procède plus par dialogues disciplinés; il préfère les amplifications et les tirades. Ses librettistes lui ont taillé un scénario suivant les errements d'il y a vingt ans et, l'ayant approuvé, il porte la peine de son imprudence.

De ci, de là, il trouve un effet heureux, une mélodie ingénieuse ou touchante, un accent juste. Au fond, sa partition est lourde et fatigante à écouter. Mais qu'on ne compte point cette défaite d'un grand musicien pour une défaite de la jeune école. La jeune école n'est pour rien dans cette pénible aventure, qui lui est tout à la fois un enseignement et une douleur.